



MYTHOLOGIE SYMBOLISTE

LA SPHINXE

On se sent embarrassé pour définir ce moment artistique du Symbolisme : ensemble - à la fois diffus et si concret - de sensations indécises, de créations pures et d'hallucinantes visions. Interrogés, les acteurs eux-mêmes fouillent leurs souvenirs affectifs pour en sortir - en vain - une correspondance intellectuelle.

Un moyen simple se présente à nos yeux. Il nous suffira de cerner d'un trait noir les "symboles symbolistes" ayant servi de support au rêve d'une génération poétique. Agenouillés aux pieds des mêmes divinités nous éprouverons peut-être leurs mêmes amours, nous sentirons peut-être leurs mêmes émotions, nous marcherons peut-être, à un siècle de distance, dans leur même penser(1).

(1) Vous pouvez aussi suivre la recette donnée par Jean Dolent dans Petit manuel d'Art : "Vous voulez avoir la foi ! Entrez dans l'église, écoutez les orgues, respirez l'encens, et, d'abord agenouillez-vous".

Le geste, restituant l'esprit, communique par osmose l'Idéal estompé. Peut-être serons-nous conquis à notre tour, comme le furent nos grands-pères symbolistes, retrouvant après des générations impies la route qui mène à l'absolu des mythes.

Le Symbolisme fut primitivement une religion sans dieux, mais, peu à peu, pierre à pierre, s'élevèrent du sol, chapelles, absidioles, stalles où prier, neufs où célébrer, autels où sacrifier.

En général, une religion a besoin du symbolisme comme moyen privilégié pour exprimer ses réalités métaphysiques.

Le Symbolisme a marché à l'envers de toute logique apparente. Il a versé dans le fossé du religieux en maniant imprudemment des symboles inconnus. Les portes des couvents ont claqué derrière son dos, les clôtures sont tombées sur ses pas. A vaguer sans idées préconçues dans la pâture métaphysique, cette dernière lui a imposé son implacable logique. Naïvement, il croyait communier avec des mythes éteints, des crédulités agonisantes, il s'est réveillé comme la belle princesse de ses contes sous des baisers accusés. Pris au piège de ses fictions poétiques, sa Foi a ressuscité des entités défuntes; les tombeaux se sont mis à bruire, les lèvres pétrifiées des déesses ont souri, les marbres sont descendus de leur socle.

Les prêtres, les théologiens les magistes utilisent les commodes symboles pour dérober aux vulgaires des gnosés mortelles à "l'initiation".

Le Symbolisme eut le goût des signes inconnus pour leur seule beauté plastique. Il s'attendrit sur d'innocentes images, sur de placides icônes et les lèvres peintes s'entrouvrirent pour proférer les prophéties reconduites d'âge en âge. Les stryges s'attaquèrent à ses nuits, les Christ sanglants descendirent de leur Croix. Apprenti sorcier, des breuvages anodins

lui brûlèrent les entrailles et des visions pures bantèrent son cerveau troublé.

Ceux qui ont charge de manier les peuples et de diriger les Etats ont donc raison de détourner les simples des agenouillements, des piétés désuètes et des Temples, leurs sujets auraient tôt fait d'abandonner les égouts réalistes. Ils auraient tôt fait de tourner dans l'orbite des espérances sûres. Ils auraient tôt fait de rendre à leur néant les démagogues de café-concert, les vendeurs de vent à leur poussier originel.

L'exemple de l'imprudent voyageur symboliste est là pour en témoigner. Il n'est pourtant parti que de la théorie banale en soi, résumée par un de ses propagandistes efficaces, Maurice Denis :

"L'expression possible des émotions et des pensées humaines par des correspondances esthétiques, par des équivalents en Beauté(2)".

Les "équivalents en Beauté", de tout temps l'esprit humain s'est plu à les enfermer dans les schèmes mythiques. De haut en bas de l'échelle humaine, ce langage d'universelle beauté a distribué sa pâture nourricière à la vie spirituelle - de l'élite au commun des mortels - avec la même générosité débonnaire. On a pu croire son courant tari avec l'arrivée des Religions Révélées, des Doctrinaires et des Iconoclastes.

La révélation d'un Dieu Unique et Insondable devait chasser les représentations mythiques et les symboles de Beauté dans les tréfonds de l'inconscient. Ils ont fait plus que survivre, ils se sont épanouis, ont gagné une force inconnue jusque là, ils ont orné le front couronné d'un Dieu Souverain, dans la Beauté des rites et l'entreprise de la construction du Temple Idéal.

(2) La Plume, 1er mars 1895.

Les formes mythiques s'engouffrent en tramontane de Saint-Esprit dans la dulie des saints, résurrection de l'immortel culte du Héros et du demi-dieu rendant palpable la communication entre ciel et terre par une nature humaine déifiée, purifiée de l'originel damne. Théurges commandant aux éléments impurs au Nom du Dieu Vivant ils prêchent l'exemple; ils intercèdent, interposant leurs poitrines nues vis à vis la colère de Dieu; ils désignent d'un doigt bénissant l'unique voie hérissée de silex pointus, le chemin aride qui monte aux éternelles béatitudes paradisiaques.

C'est qu'ils sont immortels, les mythes, comme les dieux qui nous les envoient. Nous sommes tous - malgré nos reniements et nos protestations réalistes - possesseurs d'un petit carré de ciel spirituel. Si peu pour quelques-uns que ce rien paraît insignifiant, mais tout de même...

Admettant que le mythe constitue la base de l'identité d'une ethnie et d'une peuplade - fut-ce celle des poètes - il nous suffira de connaître leurs dieux et les mythes qui les révèlent à leurs yeux; par là, nous connaissons tout d'eux, leurs intimes croyances, leurs visions de l'histoire - histoires particulières, histoire sainte et cosmique - nous saurons tout de leurs pensées intimes, celles qu'ils disent volontiers, celles qu'ils taisent volontairement ou non. Après tout c'est une façon comme une autre d'écrire l'histoire intimiste du Symbolisme - pétrie d'apartés et de sous-entendus - si secrète, si peu connue.

*

Le mot du poète, la couleur du peintre ne peuvent être pures inventions. L'un gît dans le dictionnaire courant, l'autre s'irise dans le prisme solaire. Tous furent employés à satiété par d'habiles compositeurs. L'innovation, à tout prendre, dépend d'un ordre donné à l'ensemble: d'un certain agencement inopiné faisant

valoir note et touche; magnifiant le ton exhaussé dans un voisinage brutal; adoucissant les contours dans des neutres apaisants.

Nul ne fut aussi conscient de cette élémentaire vérité que le symboliste soucieux de transmutation d'idées en sensations, d'émotions furtives en rêves cohérents fixés dans le temps et l'espace.

Le poète symboliste officie mythologiquement. Il n'est pas neuf là non plus.

De ces chasses exotiques son devancier Parnassien en revenait le carnier plein. Le gibier coloré se révélait indispensable pour remplir l'idéal perfection de sa forme. Le Parnasse ne survécut pas à sa précaire création faute de n'avoir pas su se construire sa propre théodécée à partir de ces matériaux hybrides. Athènes, Thèbes et Rome; Jérusalem et Calcutta lui semblaient avoir épuisé l'Idéal universel. De nouvelles combinaisons mythiques lui semblaient artificielles... improbantes. L'Art (la dextérité de l'acte) pour l'Art (l'émotion transmise) épuisait, à ses yeux, les ressources possibles. Qu'était-il besoin de chercher ailleurs puisque la seule Beauté se suffisait à elle-même ?

Le Parnasse est mort de sa belle mort, sans secousse, sans violence, laissant en héritage d'admirables moules. Son réel amour de la Beauté - aussi vrai qu'un véritable amour ne meurt jamais - l'obligeait à ne pas périr sans postérité.

De jeunes parnassiens n'étaient pas sans se poser certaines questions. Le Parnasse ne fut pas ce monolithe que l'on dit. Ces jeunes, qui seront les "anciens" du Symbolisme - ainsi vont les temps - se sentaient appelés à plus d'éclat; ciseler à perpétuité la même aiguïère leur parut un exercice quelque peu vain. Sans médire jamais de leurs maîtres et sans négliger leurs bonnes leçons, doucement, ils s'émancipèrent pour devenir par la force des choses patrons

de leur propre orfèvrerie.

Mallarmé, Verlaine, Charles Cros, Albert Mérat, Rimbaud... ces modèles symbolistes, ces maîtres vénérés, jeunes écuyers avaient fait leurs armes sous la fêrule des chevaleresques initiateurs parnassiens.

A bien y penser, le Symbolisme a le coeur plus proche du romantisme - plus proche également de Baudelaire, ce maître assis inconfortablement entre deux fauteuils - que de Leconte de Lisle, d'Heredia ou même de Coppée.

Le Symbolisme est un romantisme qui a appris à son rêve la douceur et la nuance :

"La nuance, rien que la nuance"

Le Romantisme se complaisait dans la note stridente contrastée au possible, le grotesque mêlé au sublime. Il allait sans transition de la ténèbre à la lumière, de l'astre-roi hissé au zénith hugolien au soleil noir, éclipsé, mélancolique de Nerval.

Le Symbolisme, gouache des printemps botticelliens, brosse des nuits de pleine lune, pastellise les feuilles mortes de l'automne verlainien.

Conséquence, leur panthéon va s'emplier d'autres divinités. Le Démon ravissait le romantique à cause du noir d'ébène de ses ailes de vampire, il invoquait le Dieu blanc à tout propos, sans avoir intime commerce avec lui, ni avec son Saint-Sang, ni avec ses anges, ni avec ses saints.

Conséquence, le symboliste ne fréquente pas Satan et n'ose qu'avec timidité tourner son regard vers Dieu. Il n'est pas manichéen. Ses anges ont de ces airs équivoques, hérétiques sur la frange, hétérodoxes, inquiétants mais monstres bons enfants, coquets, propres, des daïmons sans méchanceté.

La femme symboliste ressemble à ses séraphins : tant ange que démon, coeur de pierre



K. B. 00 0 1 1 2

et larme facile, asexuée et belle âme. L'iconographie lui prête un corps pétri d'animalité, son oeil est humain, sa bouche interroge, son profil rappelle la médaille antique, elle chante comme la sirène. Elle veille sur le mystère de la chasteté; elle éveille les sens mais sa différence corporelle interdit les copulatifs hyménées. Elle a en elle le principe de la force concentrée de l'animal et le secret de la douceur irrésistible de la femme. Mystique, religieuse, elle est venue chanter la parole tentatrice d'Eve et rédemptrice de Marie; commissionnaire du péché, elle annonce aussi la grâce reconquise.

L'image maintenant se fige dans notre jeu d'ombres chinoises, son contour désigne sa place dans le panthéon des monstres oniriques, zoomorphie composite corrigée par ce qu'à de plus souhaitable la beauté humaine, sphinx aimable au regard doux et à la griffe acérée : dans toute sa grâce la Sphinge apparaît.

La sphinge correspond à l'idée symboliste de la femme, femme à la fois désirée (ô combien!) et redoutée, attirante par sa beauté gratuite mais son mystère impénétrable fait peur.

La femme des "symbolistes baroques"(3) sera gracile, légère, blonde, image de la pure beauté mais dangereuse; redoutable elle appelle comme les sirènes à des ailleurs ténébreux. Dualisme donc, mais dualisme doux, gris nuancé, ocré, clair et blond, gris pâle, rose, bleuté, mi-partie de nuit mourante et de jour naissant, auroral et crépusculaire.

Le poète se réchauffe à son image, elle lui fait oublier les turbulences de la ville et l'excitation des cénacles et des théories :

Lorsque, ô roseur du soir! blancheur de tourterelle!
Alliciente, avec sa gorge pâle et frêle,
Ses cheveux de soleil tombant à son talon,

(3) Voir A Rebours n° 30/31

Sa maigreur délicate et son ventre d'or blond,
Elle apparut, Vénus à rougeur ingénue,
Dans son effarement et dans sa beauté nue!(4)



Le sphinx n'a pas attendu l'avènement du Symbolisme pour s'efféminer. Les Grecs antiques déjà trouvaient le symbole un peu rêche et la mâle énigme égyptienne s'adoucit dans la lumière hellénique. L'art grec corrige la dureté primitive par le fin profil et le sein neuf de la jeune fille, accolés au corps d'un lion robuste armé de redoutables griffes ou de serres d'aigle.

Quand l'Empire - le premier - mit à la mode le style "retour d'Egypte", le décorateur reuint de préférence la forme la plus aimable du gyno-Sphinx grec.

Champfleury, l'un des plus fins observateurs des curiosités du siècle ne pouvait que se réjouir de ce trait propre à l'Occident : adoucir les visages mythologiques. Particulièrement, la discrète galanterie française - celle de jadis - ne manquera jamais une occasion de rendre hommage au sexe charmant :

"Il serait peut-être bon de faire remarquer que la conquête d'Egypte introduisit, avec les sphinx femelles, le plus abondant des mensonges, car il se produisit partout, sur les fauteuils,

(4) A Winter night's dream (le Songe d'une nuit d'hiver) poème lunatique par Gaston et Jules Couturat. Bibliothèque artistique et littéraire 1890.

Nous méditons une plaquette à la gloire de La Plume, nous parlerons longuement de ces deux frères énigmatiques qui furent à sa fondation. Gaston et Jules Couturat fortement marqués par le courant symboliste éditaient sous les pseudonymes respectifs de : Gaston Moreilhon et de George Bonnamour.

sur les chaises, sur les canapés, sur les cheminées; sur les chenets surtout se virent des têtes de sphinx. Si les sphinx perdirent leur caractère mystérieux, en échange les ornemanistes leur firent cadeau d'un sexe. Tous nos sphinx devinrent femelles par la gorge, chose qui n'avait jamais existé en Egypte, où ils étaient d'une troisième race, d'un sexe neutre et bizarre. Peut-être la galanterie, naturelle aux Français, les porta-t-elle à l'adjonction de ces deux ornements féminins"(5).

Le sphinx féminisé n'est pas une découverte Empire, ni Consulat, ni Directoire. Comment Champfleury pût-il s'y tromper, lui si féru d'art ancien ? Que n'a-t-il regardé de plus près ses "Sèvres" ? Les sphinx baroques poitrinent à qui mieux mieux, les consoles ciselées, les cariatides, les décors de vases, les lettrines des chapitres et les encadrements "regorgent".

Brisons là avec l'archéologie sphingienne pour revenir au temps du Symbolisme et à l'actualité du couple sphinx.

Un détail symptomatique nous est révélé par le fils du Dr Encausse (Papus) qui fonda "l'Ecole Hermétique" en 1891.

"Les élèves diplômés de l'Ecole supérieure libre des Sciences hermétiques et ceux qui en étaient jugés capables pendant l'année entraient dans les loges Martinistes de Paris au nombre de quatre : Le Sphinx, grand-mère loge où se faisaient les études générales; Hermanubis, dirigé par Sédir et où l'on approfondissait la Mystique et la Tradition orientale; Velléda, qui était consacré à l'étude spéciale de la Franc-Maçonnerie et du Symbolisme; enfin la Sphyngé, réservée surtout aux adaptations artistiques"(6).

Le Sphinx, nous n'en sommes pas surpris était

(5) Souvenirs des Funambules, Levy, 1859.

(6) Ph. Encausse: Sciences occultes, Ocia, 1949.

attribué nécessairement au mystère ésotérique. Plusieurs sociétés "secrètes" et plusieurs publications marchèrent sous son emblème.

Papus ne craint pas de se servir de "l'animal" synthétique comme base d'étude pour une thèse eschatologique : Ce que deviennent nos morts. Il en prévient le lecteur :

"Chaque division de notre étude correspondra à une des parties du sphinx antique : l'Aigle, l'Homme (ou la femme!), le Lion, Le Taureau".

Le Sphinx servait de base à la méditation du Maître, on le voit statufié sur son bureau dans le portrait de L. Journot. L'énigme sphingienne sera toujours présente devant sa page blanche et sa plume levée.



L'Ecole hermétique donnait la sphinge aux artistes, ils en firent bon usage. Dès qu'un mystère se présentait, l'allégorie facile était à leur portée, l'allégeant d'une paire d'ailes, la mariant au griffon et à la chimère.

Les poètes, on s'en doute, la peignent encore plus chimériquement. Elle apparaît en tête des Chimères bien avant que ne naisse le Symbolisme et qu'alors naissait à peine les poètes symbolistes.

Le frontispice - en vers - des Chimères grave dans sa "fatale beauté" son "corps rigide" dans "la pose hiératique des grands sphinx", la beauté plastique de la sphinge, la femme mystère, la pure et l'inaccessible, le doux rêve, le cauchemar angoissé du poète.

Écoutons Mérat :

Je rêve un frontispice à mes vers. Le burin,
Fantasque, évoquerait sur le seuil d'un portique
La fatale beauté d'une Chimère antique,
Levant vers moi son front cruel et souverain.

Pour abuser mon coeur par un espoir serein,
La bouche souriait sensuelle et plastique;
Le corps rigide aurait la pose hiératique
Des grands sphinx qu'aux déserts endort un ciel d'airain...

Car j'ai bravé la croupe horrible des Chimères;
Et, la lèvre collée aux mamelles amères,
J'ai senti jusqu'au coeur leurs ongles de lions;

Et j'ai, blessé trop fier pour compter mes blessures,
Maintenu sous la dent profonde des morsures
Mon coeur gonflé d'amour et de rébellions(7)

Albert Mérat à la proue de l'inspiration symboliste, voilà qui peut étonner, on connaît à peine ce poète discret. Quel rôle peut-il jouer sur la scène décadente ?

Jamais, au grand jamais, il ne pourra passer pour symboliste, son caractère ombrageux s'en serait grandement offensé si même il venait à l'idée de quelqu'un de le comparer à ces pourfendeurs de la forme rigoriste du Parnasse.

Parnassien, il le fut toujours, mais comment pouvait-il empêcher que la jeune poésie s'inspirât de sa maîtrise ? Nous avons déjà dit l'admiration du jeune Arthur Rimbaud, fraîchement débarqué à Paris. Nous avons déjà soulevé l'éventualité d'une source mératienne d'un des plus prestigieux et plus mystérieux poèmes du jeune carolopolitain : Le Bateau ivre(8).

Nous avons déjà précédemment rencontré Mérat entraîné par son ombre inséparable Léon Valade chez les Zutistes. Oh! très peu de temps. Il goûtait fort peu les manières plus que désinvoltes de son jeune admirateur Rimbaud et encore moins les insinuations grossières. A la

suite du "livre de l'amie"(9) Mérat célébrait en termes choisis : Ton front, tes cheveux, ta bouche, tes mains, tes yeux, ton Coeur.... Reprenant la lettrine du dernier sonnet-hommage, les sacrilèges Zutistes ajoutèrent à l'énumération incomplète un coin "géographique" de l'idole. C'était loin du style et de la réserve habituelle de Mérat. Il s'en serait offusqué si le sonnet était venu à sa connaissance, encore plus du sonnet pastiche de Germain Nouveau "Sonnet à la langue".

Albert Mérat n'apparaît dans le cercle Zutiste que pour être moqué à cause de son ton moralisateur. L'Album commence par sa protestation contre la cherté du droit d'entrée, et nous le voyons, dans une bulle sortant d'un portrait-charge dû au crayon de Verlaine, interdisant à ce dernier l'emploi du haschisch.

Les pastiches prouvent qu'ils étaient lus, les jeunes décadents trouveront en lui un parent d'âme. Mérat aimait déjà la femme/sphinge qu'ils aimeront, impossible et désirable, douce et cruelle :

Devant la porte était un sphinx terrible et beau:
Par les griffes, lion; et femme, par la tête
Et les reins qu'on eût dits l'oeuvre d'un pur ciseau

Quelle femme! Ses yeux étranges faisaient luire
Des secrets attirants comme ceux du tombeau,
Quand sur sa lèvre arquée éclatait son sourire.

Le rossignol chantait délicieusement!
Je fléchis, je baisai la bouche du vampire:
Un charme âcre et subtil m'ôta le sentiment.

La pierre s'anima soudain, devint vivante,
Et jeta des soupirs. Mon chaud baiser d'amant,
Elle le but avec une soif dévorante.

Je crus qu'elle aspirait mon âme avec ma chair;
Folle de volupté sauvage, haletante,
Lionne, elle me prit dans ses griffes de fer.

(7) Les Chimères, Achille Faure, 1866.

(8) Voir A Rebours, Les Zutistes, p. 24/26

(9) A. Mérat publia postérieurement (1869) une plaquette : l'Idole.

Doux martyre, plaisir sanglant, larmes si belles!
Tandis que j'enivrais ma lèvre au baiser cher,
Les ongles me faisaient des blessures cruelles.

Le rossignol chanta : "Sphinx, ô beau sphinx Amour,
"Oh! pourquoi mêles-tu des souffrances mortelles
"A des félicités plus douces que le jour ?

"Beau sphinx! explique-moi cet odieux mensonge
"D'aimer et de souffrir par un fatal retour.
"- Pour moi, voilà bien près de mille ans que j'y songe(10)

Dans ce romantisme assagi dans le creuset
parnassien naissait le Symbolisme. Mais, était-ce
ce nouveau l'alliance de la souffrance et de
l'amour ?

"Le bonheur, c'est aimer aussi, puisque l'on pleure"(10)

Les romantiques promenaient leur passion le
coeur saignant à la main et, bienheureux si l'
aventure ne se terminait pas dans le drame capi-
talis, le double suicide, le néantisme absolu
du rêve. L'épris, s'il ne finissait ses jours
au bout d'une corde ou sous la bouche d'un pisto-
let, traînait sa misère dans des "Nuits" de
sanglots.

La nouveauté sous le ciel symboliste passe
par une femme qui cesse d'être un objet de dé-
sir et un objet de plaisir pour entrer dans le
plan divin; elle est dotée d'une puissance oc-
culte qui nous fait communiquer avec l'au-delà;
la sphinge est le nécessaire passage de ce mon-
de-ci à celui-là. La prêtresse/femme vient pren-
dre place dans le plan de la connaissance, dans
le plan de l'ascension spirituelle de l'humani-
té dans sa régénération. La femme/sphinge
garde le mystère de rébus que nous portons tous
en nous. Le Symbolisme rétablit l'élément fé-
minin dans sa fonction prophétique/pythique.

Edouard Schuré intitule son recueil poéti-
que : L'Ame des temps nouveaux(11). Il cite quel-

(10) Les Chimères, op. cit.

(11) Edt Perrin, 1909

que part en exergue sa chère Muse Marguerite
Albana : "La Vérité n'apparaît à l'homme que
deux fois - dans l'Amour et dans la Mort".

La mort n'est pas un pôle attractif du Sym-
bolisme, il a plutôt tendance à gommer la fron-
tière arbitraire entre les vérités terre à ter-
re et les vérités outre-rêve.

Qui sait? Peut-être aussi, séductrice languide,
Ne versas-tu l'amour et la mort d'un regard,
Dévorée à son tour par la flamme perfide,
Le jour où tu m'aimas trop tard.

Mais, au dédale obscur de tant de renaissances,
D'un même éclair enfin nous nous sommes élus;
Maintenant nous avons mélangé nos essences,
Que rien ne nous sépare plus!

D'un seul coup remontant à la source des choses,
Par l'amour souverain d'où jaillit tout essor,
Nous avons vu le sens de nos métamorphoses
Et le but d'un si vaste effort.

Le feu, tombant du ciel sur nos âmes jumelles,
Fit de nous un seul être en son torrent vainqueur.
Nos âmes ont senti croître et frémir leurs ailes
Au contact brûlant de nos coeurs.

Edouard Schuré, l'auteur de l'Ange et la
Sphinge (légende dramatique) est à la fraction
du Symbolisme ésotérique et du Symbolisme ar-
tistique; deux frères jumeaux en vérité.

Sans surprise, nous rencontrons dans son re-
cueil poétique la figure accroupie et hiérati-
que de la sphinge :

"Debout! ô Psyché, larve obscure,
O Sphinge qu'un Dieu transfigure,
Ton zénith n'est pas ton nadir.
Debout, voyageuse éternelle...
Celui qui t'a donné ton aile
Ne peut ni chômer, ni dormir!

Nous ne citerons pas Schuré comme modèle
d'impeccable poésie, mais il traduit bien "l'
Ame des temps nouveaux". Le Wagnérien convain-
cu communique avec les poètes de son temps dans

le tragique de la beauté, dans la souffrance salvatrice de l'amour, dans le concept de la blonde à "l'épaule de neige" surgie de son mystère sphingien :

LE SPHINX DE LA DOULEUR

Chaste comme Diane en ton charme indompté,
Chère silencieuse au long regard de flamme,
Ton corps jeune et splendide est un puissant dictame,
Mais tu portes un coeur tragique en la beauté.

Tes cheveux roulent l'or des moissons en été,
Ton épaule de neige a le frisson d'une âme.
Pourtant ce ne sont pas tous ces trésors, ô femme,
Que mon désir tremblant demande à ta fierté.

Non, mon amour est fait d'ardente sympathie,
Et je veux pénétrer le secret de ta vie,
Qui brûle en ton silence et nourrit ta pâleur.

Comme l'éclair fécond tressaille sous la nue,
Je veux voir palpiter ton âme toute nue
Et souffrir ta souffrance, ô Sphinx de la Douleur.

Comme ses confrères en symbole Georges Varnor(12) rencontre la sphinge dans ses rythmes :

Dans tes regards, gouffre d'amour, dans les regards,
Golfe où rit le sourire attirant des sirènes,
Je m'éperds, enlacé par des mains souveraines,
Égarement vertigineux, dans les regards!

Magicienne susciteuse de féeries,
Evocatrice des fabuleuses Thulés,
Garde les clairs palais de mes rêves scellés
Des incantations de tes sorcelleries.(13)

(12) De son vrai nom : Georges Van Ormelingen poète symboliste, puis conférencier. Né en 1866 à Paris, il décéda subitement en 1906. On lui doit une défense de "l'Art symboliste", parue chez le bibliopole Vanier en 1889.

(13) Domina, in Les Paradis, Edt de la Revue Indépendante, 1888.

Magicienne proche et lointaine, rêve, fumée, sphinge communiquant avec l'insondable mystère, Achille Segard n'a jamais aimé qu'elle :

Je n'ai jamais aimé qu'une femme inconnue,
Au sourire mystérieux et décevant,
Qui debout sur le seuil de mes rêves d'enfant,
Héraïdique et les cils baissés m'est apparue.

Sa vision comme un mirage pâle et doux
Longtemps par des chemins ignorés du vulgaire,
Hors de la vie impitoyable, hors de la terre,
A dirigé mes pas vers des idéals fous.

Albert Samain au Jardin de l'Infante sent se réveiller le vieux symbole Egyptien. N'est-ce pas la vocation du Symbolisme d'animer, d'infuser un sang nouveau aux dieux défunts. Cléopâtre, la femme ardente, est capable de devenir "sphinge"! ... pour une nuit :

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur...
Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et le Sphinx, immobile aux sables de l'ennui,
Sent un feu pénétrer son granit taciturne;
Et le désert immense a remué sous lui.(14)

Le "Pèlerin du silence" Rémy de Gourmont le plus fin critique symboliste a vu s'évanouir au contact impie la femme/mystère, l'ange et l'ostensoir, or pur palpable et Maïa :

"Elle dit souriante :

- Essaie!

- Oui, je frôlerai d'un peu de ma chair cette chair d'ostensoir. Oh! que je le désire! Laisse-moi faire.

Ma tête s'inclina vers les pieds dorés et aussitôt tout disparut.

(14) Au Jardin de l'Infante, Cléopâtre II

- Là! mon cher, chuchotait la voix du lointain, te l'avais-je dit ? D'or, de marbre, de chair, je m'évanouis à l'épreuve d'un contact. Je suis l'Intouchable, c'est à dire la Femme" (15).

Nous nous laisserions encore facilement entraînés à nous susurrer les beaux vers couverts de la poussière d'un criminel oublié. Nous avons tiré de leur gangue d'agréables fossiles, pour notre plaisir égoïste surtout et pour éveiller de son sommeil la sphinge qui a tant fait rêver les bataillons de rimeurs sans grade. A vous d'y ajouter le produit de vos glanes chez Verlaine, chez Rimbaud, chez Laforgue, chez Mallarmé...

Léopold SAINT-BRICE



Armand POINT

Collection particulière

(15) Le Pèlerin du silence, Mercure de France



LE " BIBLIPOLE " LEON VANIER

(1847 - 1896)

Léon Vanier est né à Paris le 27 décembre 1847. Il y est décédé en septembre 1896. En 1869, il tient une petite librairie au 6 de la rue Hautefeuille. En 1876, il édite des plaquettes et des albums humoristiques, dont il compose le texte et la préface. Il fait appel à des illustrateurs déjà célèbres, ou qui le deviendront, comme André Gill, A. Willette, H. de Sta, Lunel, etc...

L'art caricatural, une soigneuse typographie, des formats très étudiés et des papiers assortis assurent un franc succès à la collection Vanier. Hanté par le souvenir des grands éditeurs, les Renduel, les Poulet-Malassis, les Lemerre, il s'installe, en 1881, dans le quartier latin, au 19 quai Saint-Michel.

Il fonde alors Paris Moderne, dont la rédaction est confiée à Jacques Madeleine et à Georges Courteline. Ce recueil que Verlaine appelle "un dernier Parnasse militant", tira à trente-deux numéros, de mars 1881 à mars 1883. Ce fut le point de départ de la prospérité de Vanier, comme l'Art l'avait été pour Lemerre.